

A close-up portrait of an elderly woman with short, styled white hair. She has a gentle smile and is looking slightly to the right of the camera. She is wearing a light-colored, short-sleeved jacket with a delicate floral pattern in shades of purple, pink, and yellow. Underneath, a white collared shirt with thin vertical stripes is visible. The background is a soft, out-of-focus green, suggesting an outdoor setting.

Line Renaud

avec Bernard Stora

En toute confiance

DENOËL

En toute confiance

DU MÊME AUTEUR
EN COLLABORATION
AVEC BERNARD STORA

Et mes secrets aussi, Robert Laffont, 2013
Une drôle d'histoire, Robert Laffont, 2017

Bernard Stora, scénariste, réalisateur de cinéma et de télévision, a tourné plusieurs films avec Line Renaud, dont *Suzie Berton*, qui a marqué un tournant dans sa carrière de comédienne. C'est une fois encore à lui que Line Renaud a choisi de confier les souvenirs qu'elle livre aujourd'hui.

Line Renaud
avec Bernard Stora

En toute confiance

récit

DENOËL

À la vie...

10 avril 2019,
sept heures du matin

Chaque soir, quelle que soit l'heure à laquelle je me couche, souvent fort tard si je rentre d'un dîner ou d'un spectacle, deux de mes chiens m'attendent. Les élus. Ceux qui ont le droit de dormir dans ma chambre. Pirate et Oscar.

Pirate, six ans, un cavalier king-charles.

Oscar, un an à peine, le bichon havanais dont on m'a fait la surprise à mon dernier retour de Las Vegas pour me consoler de la perte de Voyou et de Câline, tant aimés, tant pleurés, disparus peu avant Noël 2018. Voyou emporté par un cancer généralisé, Câline – qui n'avait que six ans et était en bonne forme – morte de chagrin quatre jours plus tard. Ils avaient été élevés ensemble et ne s'étaient jamais quittés.

Comme à la cour, sous nos rois, il y a les élus parmi les élus, les privilégiés suprêmes. S'ils ont tous deux accès à ma chambre, un seul, Pirate, peut dormir sur mon lit. Oscar doit se contenter d'un panier – très confortable,

qu'on se rassure – posé à terre, près de la porte de la salle de bains. La règle est établie, il ne viendrait pas à l'idée d'Oscar de disputer sa place à Pirate, pas plus que Pirate n'envisagerait de la lui céder.

Je me suis toujours endormie aux petites heures du jour, à trois ou quatre heures du matin, et j'aurais bien du mal à trouver le sommeil sans le secours d'un somnifère. Mon métier l'a voulu. Quand on est sur scène le soir, qu'on connaît le trac, cette affreuse paralysie qui vous saisit avant le lever du rideau, puis l'exaltation, la chaleur du public, le succès, les bravos, comment aller se coucher sitôt les lumières éteintes? Il faut décompresser, rire, faire la fête, bavarder à n'en plus finir avec les copains. Et rentrer chez soi quand beaucoup d'autres se lèvent pour partir au travail.

Comme bien des artistes, je fais ma nuit le matin.

Mais laissez-moi vous expliquer comment je vis à La Jonchère, la propriété que nous avons bâtie peu à peu avec Loulou, mon mari, sur le terrain – un maquis inextricable – acheté en 1949. C'est une vaste demeure qui nécessite du personnel. Il y a tant à faire. Deux couples y vivent en permanence avec moi. Marie-Annick depuis vingt ans, avec Jacques, son mari. Jacinthe et Luis depuis neuf ans.

Marie-Annick et Jacinthe sont devenues au fil des années des compagnes de route, pour ne pas dire des amies. Ce sont elles qui se relaient, chaque matin,

pour venir entrouvrir la porte de ma chambre et libérer les chiens, qui, malgré toute leur bonne volonté, ont du mal à se plier à mes horaires décalés. Peut-on leur en vouloir s'ils ont envie, quand pointe le jour, de se dégourdir les pattes ? Aussitôt Oscar, le plus jeune et le plus impatient, se faufile entre leurs jambes et dévale l'escalier. Pirate, tout aussi pressé mais plus digne, lui emboîte le pas peu après.

Ce mercredi 10 avril, c'est Jacinthe qui grimpe silencieusement l'escalier et, à pas feutrés, vient entrouvrir la porte. Marie-Annick est partie la veille dans le Loiret pour marier son fils. Selon son habitude, Oscar s'échappe aussitôt et disparaît vers le rez-de-chaussée. Pirate, lui, se fait attendre. Jacinthe l'appelle à mi-voix. *Pirate! Pirate!...* Pas de réaction. Aucun mouvement dans la pièce plongée dans l'obscurité. *Pirate!* appelle encore Jacinthe. Qu'il prenne son temps, qu'il se conduise en chien adulte et réfléchi, c'est tout à son honneur. Mais de là à la faire poireauter, il exagère. Jacinthe est une personne active, elle a hâte de commencer sa journée. Sortir les chiens, les nourrir n'est que la première des mille tâches qu'elle accomplit quotidiennement. Ouvrant un peu plus la porte, elle fait un pas vers l'intérieur de la pièce, décidée à presser le mouvement. Un pinceau de lumière vient éclairer la zone du lit où se trouve Pirate. Il la regarde fixement.

Qu'il n'ait pas bougé a été ma chance. S'il s'était hâté de sortir comme les autres matins, Jacinthe n'aurait pas pénétré dans la pièce et ne m'aurait pas découverte. Il m'a sauvée. C'est son immobilité qui a alerté Jacinthe. Elle réalise alors qu'il se passe quelque chose d'inhabituel. Jusqu'ici, son attention était entièrement concentrée sur le chien. Il s'agissait de le faire sortir le plus rapidement et le plus silencieusement possible pour vite refermer la porte et me laisser dormir. Mais soudain son champ de vision s'élargit, elle regarde le lit, je n'y suis pas. Elle regarde la porte de la salle de bains, elle est fermée et nulle lumière ne filtre au-dessous.

Tout à coup elle perçoit un vague mouvement au sol, tandis qu'une plainte vient rompre le silence.

« Jacinthe... Approchez... Jacinthe, aidez-moi... »

Elle se précipite.

« Aidez-moi à me relever.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé?

— Je ne sais pas. »

Et de fait, entre le moment où je suis sortie du lit et celui où je me suis retrouvée couchée au sol, il y a un blanc, une saute, à la manière d'un film auquel il manquerait quelques images. Je ne me suis pas vue tomber, je n'ai pas eu le sentiment de glisser, de buter sur un obstacle, de perdre l'équilibre. J'étais assise sur le bord du lit, prenant appui pour me lever, et puis soudain j'étais à terre sans savoir comment.

Je me disais : « Lève-toi ! Lève-toi donc, idiot ! Qu'est-ce que tu fais par terre ? » Mais c'était impossible. Comme dans ces rêves épouvantables, quand une force mystérieuse vous paralyse alors même qu'il serait urgent de fuir. Plus je me débattais, moins j'arrivais à un résultat. Ma jambe droite semblait irrémédiablement coincée entre le cadre du lit et le plancher. Je ne me souviens pas d'avoir ressenti la moindre douleur, alors même, je le comprendrai plus tard, que mes efforts désordonnés pour dégager ma jambe occasionnaient les fractures dont je mettrais cinq mois à guérir.

Jacinthe me garantit qu'elle m'a entendue implorer : « Maman, je veux mourir ! » Je n'ai aucune raison de mettre en doute sa parole, mais j'en suis surprise. Envie de mourir ? Voilà bien une idée qui ne m'a jamais effleurée, du plus loin que je me souviens. Envie de vivre, encore et bien plus, oui. Crainte que le temps ne me manque, crainte de laisser échapper, par lassitude ou inattention, des moments rares, des expériences inédites, des rencontres essentielles.

Quels que soient les difficultés, les chagrins, les échecs, non, vraiment, je n'ai jamais éprouvé l'envie de mourir.

Brièvement peut-être, après la disparition de Loulou, ou lorsque Simone, ma mère, est partie à son tour, quatre ans plus tard. Pensée vite écartée. L'un et l'autre, de là où ils étaient, se disputaient pour veiller sur moi. Je leur devais de vivre.

Non, si j'ai souhaité mourir ce matin-là, je ne m'en souviens pas et j'en ignore la raison. Ou peut-être la douleur était-elle si violente, si insupportable, qu'elle ne parvenait pas à franchir le seuil de ma conscience et s'exprimait seulement par ces pauvres mots « Je veux mourir » ? Comme si l'excès de souffrance annulait la souffrance.

J'étais plongée dans une sorte de stupeur. La seule question qui me préoccupait était de savoir ce que je faisais par terre, pourquoi j'étais tombée. Je pensais : « C'est trop fort ! Qu'est-ce qui m'arrive ? »

Qu'est-ce qui m'arrivait ? Je l'apprendrais quelques heures plus tard, à l'hôpital Foch où j'avais été transportée d'urgence.

Je venais de faire un accident vasculaire cérébral.

Un AVC.

*

En France en 2019, on a dénombré plus de cent quarante mille accidents vasculaires cérébraux, soit un toutes les quatre minutes. Comme dans la plupart des pays occidentaux, l'AVC est la première cause de handicap physique de l'adulte et la deuxième cause de décès.

L'AVC n'est pas une maladie moderne. Il n'y a sans doute pas plus de victimes d'AVC à notre époque qu'il y a un siècle ou mille ans. Mais aujourd'hui on

diagnostique et on nomme, alors qu'avant, lorsque au beau milieu d'un discours un homme politique s'effondrait sur son pupitre, ou qu'un paysan restait soudain figé, sa faux levée, puis s'écroulait d'un bloc au milieu des blés, on disait : il a eu une attaque, il a fait une apoplexie, une congestion cérébrale. Et on enterrait le malheureux sans plus se poser de questions.

Dans la majorité des cas, l'AVC provient de l'obstruction d'un vaisseau par un caillot, réduisant l'irrigation sanguine dans une zone cérébrale. Plus le temps pendant lequel le cerveau est mal irrigué se prolonge, plus les conséquences risquent d'être graves, depuis le décès dans environ un tiers des cas jusqu'à l'absence totale de séquelles dans l'hypothèse la plus favorable, en passant par des atteintes plus ou moins profondes et plus ou moins temporaires.

Ne croyez pas que je fasse ma maligne en étalant mon peu de science, mais vous comprendrez que je me sois intéressée au sujet. M'étonnant au passage que nous soyons si peu informés sur une menace qui nous concerne tous, nous et nos proches.

La rapidité d'intervention joue un rôle essentiel pour limiter les conséquences d'un AVC. Chaque seconde compte. Or il arrive souvent que les témoins immédiats, parents, collègues, passants, ne se rendent pas compte que la personne qui vient de perdre connaissance sous leurs yeux et recouvre ses esprits peu après vient en réalité d'être victime d'un AVC. On dit : il a fait un malaise,

il a eu un étourdissement, c'est la chaleur, c'est le froid, c'est la chute elle-même, etc. Un verre d'eau, quelques tapes dans le dos, des paroles de réconfort, « Vous nous avez fait peur », « Allez, c'est rien, vous avez eu de la chance », et les minutes tombent pendant lesquelles le cerveau est mal irrigué, aggravant inexorablement les conséquences de l'accident cérébral.

Il existe pourtant quelques tests simples qui permettent, sans connaissances médicales particulières, de repérer les premiers symptômes. Par exemple : demander à la personne de sourire, de lever les deux bras ou de répéter une phrase après vous. Si elle n'y parvient pas, il faut appeler sans hésiter un service de secours.

Une douleur dans la poitrine, un mal de tête brutal ou une perte de vision doivent également vous alerter.

Les pompiers, le SAMU ne vous feront jamais le reproche de les avoir dérangés pour rien.

*

Jacinthe ne m'a pas demandé de sourire, ni de tendre les bras paumes vers le ciel, elle ne m'a pas demandé si je me souvenais de mon nom ni si j'étais capable de répéter une phrase simple. Elle a compris d'instinct ce qui était l'essentiel : ne pas perdre une seconde. Elle s'est ruée sur le téléphone et a appelé les pompiers.

Puis elle a entrepris de délivrer ma jambe emprisonnée sous le sommier. J'étais toujours étendue au

sol, il n'était pas question de pouvoir me relever. En me soulevant à demi, je pouvais entrevoir mon pied droit, et ma cheville qui paraissait avoir beaucoup enflé. Mais, bizarrement, je n'éprouvais toujours aucune douleur et je ne me sentais pas trop mal. Par contre, j'avais la bouche sèche, et cette sensation ne diminuait pas malgré les quelques gorgées d'eau que me donnait Jacinthe.

Les pompiers sont arrivés. Ils ont placé tout un tas d'appareils autour de moi, ont procédé aux premiers examens, m'ont posé des questions pour tester ma mémoire. C'étaient deux garçons qui paraissaient tout jeunes, presque des enfants. Loin de les vieillir, leur uniforme les rajeunissait encore, comme s'ils s'étaient déguisés par jeu. À mon avis, ni l'un ni l'autre n'avaient jamais dû m'entendre chanter la *Cabane au Canada* ou *Ma petite folie*. Mais la Line Renaud de la lutte contre le sida ou des *Ch'tis* leur parlait. Ils m'avaient reconnue, je le voyais à leurs regards surpris.

Ils s'exprimaient à voix basse, lentement, en articulant soigneusement chaque syllabe. On avait dû leur apprendre ça, au cours de leur formation. Ne pas paraître alarmé quel que soit l'état du patient. Ne pas cesser de parler, pour que la victime reste consciente. Et je leur ai répondu, en effet. Nous avons discuté tranquillement, comme si de rien n'était, comme si je n'étais pas étendue par terre de tout mon long, avec ma cheville qui avait doublé de volume et cette interrogation qui m'obsédait : que m'est-il arrivé ?

Ensuite ils ont été rejoints par des camarades, on m'a placée sur un brancard avec d'infinies précautions, puis descendue et installée dans l'ambulance qui stationnait dans la cour. Après quoi nous avons pris la route de l'hôpital Foch à Suresnes. Pendant tout le trajet, nous avons continué à bavarder. De quoi, je ne me souviens plus très bien. De leur métier, peut-être, ou bien je leur ai demandé leur âge, je me suis renseignée sur leur parcours, est-ce qu'ils étaient mariés, des choses de ce genre. J'ai toujours été curieuse des autres, et lorsque je suis en compagnie, je n'aime pas le silence. Peut-être un effet des maximes de Loulou, qui professait qu'on ne devait jamais laisser s'installer un temps mort dans une conversation. Il est vrai qu'il parlait du rôle de la maîtresse de maison soucieuse de ses invités et non du comportement à observer dans une ambulance qui vous transporte à l'hôpital toutes sirènes hurlantes.

Suresnes n'est pas loin de Rueil, nous avons rapidement fait la route. L'ambulance s'est arrêtée devant l'entrée des urgences et, à partir de ce moment, j'ai brutalement perdu la mémoire de ce qui s'est passé.

*

Lorsque j'ai repris conscience quelques heures plus tard, les premiers visages que j'ai aperçus, penchés sur moi, étaient ceux de Claude et de Muriel, qui guettaient mon réveil.

Claude Chirac et Muriel Robin, mes filles de cœur, accourues au premier appel de Jacinthe.

« Line, vous avez fait un tout petit AVC, m'a annoncé Claude, de sa voix douce et posée. Vous avez eu beaucoup de chance. »

Un tout petit AVC... Elle se voulait rassurante et, dans sa bouche, le terrible choc qui aurait pu m'emporter prenait les dimensions d'une appendicite.

« C'est un signe de votre maman. "Line, tu en fais trop" », a-t-elle ajouté.

Je l'ai fixée sans comprendre.

« C'est bien ce que vous disait votre maman, n'est-ce pas? »

Brusquement, j'ai saisi. Bien sûr, Claude avait raison ! Maman avait voulu me donner une bonne leçon en m'envoyant ce *tout petit AVC*. J'en avais trop fait, j'étais allée jusqu'à la limite de mes forces. D'ailleurs moi-même, quelques jours plus tôt, alors que l'enregistrement de la soirée du Sidaction venait de prendre fin, rentrant à La Jonchère brisée de fatigue, n'avais-je pas dit à Marie-Annick : « Ça ne peut plus durer. Il faut que je me calme. Il est temps que je réalise que je vais avoir quatre-vingt-onze ans. »

Mais si cet accident n'avait pas mis un coup d'arrêt brutal à la cavalcade effrénée qu'était ma vie, que serait-il advenu de mes bonnes résolutions?

Arrivée à ce point de mon récit, je comprends la stupeur de ceux d'entre vous qui, par la presse ou la télévision, ont appris en son temps la nouvelle de mon accident.

Un AVC? Mais de quoi Line nous parle-t-elle?

Certains journaux, il est vrai, avaient évoqué à l'époque un possible accident vasculaire cérébral. Mais la rumeur avait été aussitôt démentie. Nicole Sonnevile, mon amie très chère et mon attachée de presse, avait délivré la version officielle : j'avais fait une chute dans mon jardin en jouant avec mes chiens. Conséquence, une mauvaise fracture de la cheville et plusieurs mois d'hospitalisation forcée. Version confirmée et authentifiée par moi depuis, à de nombreuses reprises.

Je plaide coupable.

Avec circonstances atténuantes.

Et avant toute chose, je présente mes excuses sincères, à mon public d'abord, de qui j'ai reçu à cette occasion tant et tant de marques d'affection, et ensuite à Nicole, qui, selon mes instructions et pour me protéger, a défendu une présentation des faits qu'elle savait inexacte. Je sais à quel point ce fut difficile pour elle de mentir à la presse et je lui suis reconnaissante d'y avoir consenti pour moi. À mes amis enfin, Claude, Muriel, Dominique Besnehard et bien d'autres, qui ont respecté ma volonté de déguiser la réalité, quoi qu'ils puissent en penser.

Mais des excuses ne suffisent pas. Je dois m'en expliquer.

*

En septembre 1945, à peine arrivée à Paris, j'ai rencontré un homme et j'en suis tombée amoureuse. J'avais dix-sept ans, lui trente-sept. Il s'appelait Loulou Gasté. Avant d'être mon amant, puis mon mari, il était mon idole, celui dont chez moi, dans le Nord, j'écoutais avec ravissement les chansons à la radio.

Nous avons vécu cinquante ans ensemble. Il m'a tout appris, de la vie et de mon métier. Aujourd'hui encore, vingt-cinq ans après sa disparition, il n'est pas une décision que je prenne sans que je m'interroge : « Qu'aurait dit Loulou ? Qu'aurait fait Loulou ? » Il reste ma boussole, mon conseiller, mon guide. Je ne suis pas toujours de son avis, parfois je n'en fais qu'à ma tête. Pourtant, certains principes qu'il m'a inculqués m'ont si profondément structurée qu'ils déterminent sans que je le veuille, de façon quasi automatique, mon comportement.

Par exemple, j'ai vécu toute ma vie avec une hantise : « Qu'est-ce que je vais faire après ? » Pour un artiste, chanteur, comédien, dont la survie est soumise à l'incertitude des contrats, à peine a-t-on entamé une tournée, un film, un spectacle, qu'il faut penser au suivant. Le présent est déjà du passé.

Aujourd'hui, à mon âge, n'ayant plus de gros soucis matériels – sauf si je suis encore vivante à cent vingt ans –, je pourrais envisager mon avenir professionnel

avec un certain détachement. Eh bien, non. La nuit, moment propice à toutes les angoisses, je récapitule mes projets, je les classe, les plus certains, les plus fragiles, ceux auxquels je tiens, ceux que j'accepterais faute de mieux. Je m'embrouille, je compte sur mes doigts, je ressasse et m'affole s'il m'en manque un. C'est un peu ridicule, j'en conviens, mais j'ai été façonnée ainsi.

À tel point que Loulou lui-même, bien qu'il soit en partie responsable de cette obsession, avait fini par s'en inquiéter. Il me disait : « Détends-toi, ça va venir, on va trouver... » Mais rien n'y faisait. J'étais si inquiète du lendemain que lorsque Flammarion m'a demandé d'écrire un livre, mon premier, je l'ai intitulé *Bonsoir mes souvenirs*, comme si ma carrière était achevée. J'avais trente-cinq ans, bien peu de souvenirs et un bel avenir devant moi.

Deuxième principe, intangible selon Loulou et comme tel greffé dans mes gènes : « Un artiste n'a pas le droit d'être malade. » Les artistes, selon lui, étaient au-dessus de la maladie. Le public n'avait pas à connaître les petits ou les gros bobos dont ils souffraient. Rien ne devait altérer leur image.

Et il est certain, je l'ai maintes fois expérimenté, qu'on parvient à chanter ou à jouer la comédie dans des états incroyables, comme si la scène ou le plateau permettaient d'effacer magiquement douleurs et afflictions.

Je me souviens d'un soir, au Casino de Paris, pendant les représentations de *Désirs de Paris*. Il y avait un tableau où je dansais en chantant *Hurrah Nevada* dans un décor de saloon. On entrait et on sortait par une porte à battants style western. Dans mes allées et venues, je ne sais comment, l'un des battants s'est refermé sur mes doigts, me pinçant cruellement. Je n'ai pas ressenti la moindre douleur, j'ai continué à danser et à chanter avec le même entrain, accompagnée par mes banjoïstes, mais soudain j'ai vu mon gant blanc se teinter de rouge. Je saignais sans doute abondamment, car le gant s'imbibait à vue d'œil, comme une éponge trempée dans un bac de teinture. Le numéro se termine, je regagne ma loge, Jacqueline, mon habilleuse, retire le gant avec précaution. L'ongle vient avec, j'éprouve une douleur atroce, Michel, le coiffeur, tombe dans les pommes. Mais la voix du régisseur grésille dans le haut-parleur : « Line, en scène dans une minute ! » Vite, je passe le costume du tableau suivant, cours sur le plateau et prends ma place parmi mes boys. Le rideau se lève, la douleur a disparu, comme si j'étais sous anesthésie. Je m'élançe dans la lumière des projecteurs, ressuscitée. J'attendrai la fin du spectacle pour être conduite à l'hôpital.

Une seule fois, j'ai contrevenu à la règle édictée par Loulou. C'était à Roanne, pendant la longue tournée du *Line Renaud Las Vegas Show*. J'avais attrapé froid dans l'autobus qui nous transportait d'une ville à

l'autre. Extinction de voix, le nez qui coule, les yeux qui pleurent, impossible de me maquiller. Je dis à Loulou : « Écoute, je ne peux pas chanter dans ces conditions, il faut annuler le spectacle. »

Pour nous c'était un drame. Il y avait six mille spectateurs, parfois venus de loin, qui m'attendaient sous le chapiteau dressé pour l'occasion, c'était un crève-cœur de les décevoir.

Cette tournée, ma première en France après la longue parenthèse américaine, suscitait un formidable engouement. Je me produisais dans des stades, des gymnases, sous des halles gigantesques. C'étaient de vraies fêtes populaires, je retrouvais l'atmosphère de mon enfance, ces *ducasses* où les gens qui trimaient dur venaient, une fois dans l'année, se payer un peu de bon temps.

J'ai réfléchi, hésité, puis finalement la raison l'a emporté : je n'étais pas en capacité de chanter. Mais je tenais à expliquer moi-même la situation au public. À entendre ma voix, il comprendrait tout de suite. « Non, me dit Loulou, on va faire une annonce. Les gens ne doivent pas te voir dans cet état ! »

Malgré son insistance, je suis venue sur scène et je me suis adressée aux spectateurs. Presque aphone, j'ai réussi à dire que, si je chantais malgré tout, j'offrirais un bien piteux spectacle. Que, pour mon retour sur scène, ce serait vraiment dommage de gâcher nos retrouvailles et que je préférerais revenir à Roanne dans quelques mois et offrir à ceux qui s'étaient déplacés pour rien un grand

concert gratuit. On m'applaudit, je crus avoir gagné la partie et rentrai me mettre au chaud la conscience en paix.

«Le public ne te le pardonnera pas», prédit Loulou d'une voix lugubre. Je haussai les épaules.

Pourtant c'est lui qui avait raison. À l'automne suivant, je revins à Roanne pour tenir ma promesse. Gratuit ou pas, le concert fit un bide. La salle était à moitié vide, l'ambiance morne. Le public ne m'avait pas pardonné. J'étais Line Renaud, je n'avais pas le droit d'être malade comme tout le monde.

*

Qu'on le croie ou non, passé le premier choc, à peine quelques heures après mon hospitalisation à Suresnes, ma première préoccupation fut de savoir si je pourrais travailler à nouveau. Si j'en serais capable physiquement et intellectuellement, si ma mémoire, indispensable outil, ne serait pas affectée. De ce côté, les examens étaient rassurants. Une certaine gêne dans le bras droit, mais pas de paralysie faciale. Une élocution satisfaisante. Une capacité de réflexion et de raisonnement apparemment intacte.

Mais oserait-on à nouveau me confier un rôle? Je voyais d'ici les mines apitoyées des *décideurs*, ainsi qu'on nomme aujourd'hui ceux qui tiennent les artistes en leur pouvoir. «Line a eu un AVC, elle est très diminuée...

En apparence ça va, mais si on l'observe un peu... Et puis n'oublions pas qu'elle va avoir quatre-vingt-onze ans. À son âge, ça ne pardonne pas... »

Immobilisée par une double fracture de la cheville, bloquée sur un lit d'hôpital, réduite à l'inaction, n'ayant rien d'autre à faire que de contempler le plafond et de ruminer des journées entières, on a vite fait de voir la vie en noir. De quelque façon que je retourne le problème, j'arrivais à la même conclusion. Avec l'étiquette *Victime d'un AVC* collée sur le front, j'étais fichue. Autant mettre un terme définitif à ma carrière.

Très vite, l'idée s'est imposée : il fallait à tout prix éviter que la nouvelle se répande. Prévenir les fuites, colmater les brèches, aller au-devant des questions des journalistes. Faute de pouvoir dissimuler mon hospitalisation, donner une version rassurante des faits : j'avais été victime d'un stupide accident, je m'étais fracturé la cheville en tombant, etc. Fâcheux mais parfaitement banal.

Pourquoi dire aujourd'hui ce que j'ai caché hier ?

Sans doute parce que, les mois passant, emportant le souvenir des rudes épreuves que j'ai traversées, je suis pleinement rassurée sur mon état de santé. Parce que j'ai repris le chemin des plateaux, que les projets m'arrivent nombreux, que la confiance est revenue, que je mesure à leur juste valeur l'affection et la bienveillance à mon égard du public et des gens du métier,

producteurs, auteurs, réalisateurs, camarades comédiennes et comédiens.

Et quitte à vivre une expérience douloureuse, autant qu'elle profite, modestement, à tous ceux qui sont victimes, chaque jour, d'un AVC et se demandent comment va se poursuivre leur vie.

Line, tu en fais trop

J'ai eu quatre-vingt-dix ans le 2 juillet 2018.

On reproche aux journalistes de manquer parfois d'imagination mais, en cette occasion, que pouvaient-ils me poser comme question hormis le sempiternel : « Line, quel effet ça vous fait d'avoir quatre-vingt-dix ans? »

Quel effet? À vrai dire aucun.

Je n'ai jamais tenu compte de mon âge, ni pour dire je suis trop jeune, ni pour penser je suis trop âgée. À seize ans, dans les derniers mois de la guerre, je signai mon premier contrat et commençai à chanter à Radio Lille ainsi que dans les grandes brasseries de la ville, au Strasbourg, au Bellevue. Je n'étais déjà plus Jacqueline Ente, j'étais devenue Jacqueline Ray, mon nom de scène. Un an plus tard, je passai une audition aux Folies-Belleville à Paris et décrochai un contrat pour trois soirs. C'est à ce moment que je rencontrai Loulou, qui me rebaptisa peu après Line Renaud. À dix-huit ans, j'enregistrai *Ma*

cabane au Canada. La chanson rencontra un immense succès. Ma carrière était lancée.

Soixante-dix années s'étaient écoulées depuis. Je travaillais toujours autant sinon plus. Mes agendas étaient gribouillés dans tous les sens, surchargés, page après page, jour après jour, heure après heure, de rajouts et de post-it. Avec la meilleure volonté, on ne serait pas parvenu à y trouver le moindre instant de répit. L'année 2018 n'en était encore qu'à la moitié et j'avais déjà tourné un téléfilm, *Meurtres à Brides-les-Bains*, j'avais participé à un épisode de l'excellente série *Dix pour cent* de Dominique Besnehard et au film de Ladislav Chollat, *Let's Dance*. Aux côtés de Dany Boon, j'avais assuré la promotion, particulièrement dans le Nord, de *La Ch'tite Famille*, tourné l'été précédent. Enfin, j'avais enregistré pour France 2 le show *Bon anniversaire Line* diffusé le 3 juillet.

Activités auxquelles il convenait d'ajouter une liste impressionnante de déjeuners, de dîners, de fêtes, de cérémonies et d'inaugurations, de jurys que j'avais présidés, de prix que j'avais remis ou reçus. Activités mondaines futiles et superflues ? On pourrait le croire. Mais chacune d'entre elles représentait un engagement tenu, une fidélité assumée, un témoignage d'amitié renouvelé.

Ainsi de mon action, extrêmement prenante, au sein de Sidaction. La disparition de Pierre Bergé, au mois de septembre précédent, avait laissé un vide immense. Je parlerai plus loin de l'homme qu'il était. Peu avant

sa mort, à l'issue d'un conseil d'administration, Pierre m'avait prise à part et confié qu'il se savait condamné. Sa myopathie avait atteint un stade avancé. Depuis quelque temps déjà, il ne se déplaçait qu'en fauteuil roulant. Je lui dis alors : « Pierre, sans vous, je ne me vois pas continuer Sidaction. » Il me fit promettre de poursuivre aussi longtemps que je m'en sentirais capable.

Je ne me contraigns pas, je ne m'impose pas de corvées. C'est sans doute ma force et ce qui explique que j'ai participé à tant d'aventures exaltantes, fréquenté tant de milieux différents, du plus humble au plus favorisé, rencontré tant de gens extraordinaires. Nul calcul, nul plan de carrière, nulle stratégie alambiquée. J'écoute mon instinct et, lorsque je promets, j'y vais à fond.

Quatre-vingt-dix ans, pour moi, ce n'était rien qu'un an de plus. Un an de bonheur en plus. Voilà ce que j'ai répondu de bonne foi aux journalistes qui m'interrogeaient.

Moi qui crois aux présages, qui suis attentive aux signes, les bons et les mauvais, comment ne me suis-je pas aperçue que je provoquais le destin ?

Je m'étais persuadée que le cap symbolique des quatre-vingt-dix ans n'aurait aucun effet sur moi. Pourquoi serais-je différente le 2 juillet au matin du 1^{er} au soir ? Mais les symboles ont des pouvoirs insoupçonnés. Sans doute à mon insu étais-je hantée par cette échéance. Crainte de n'être plus sollicitée, crainte que

brusquement tout s'arrête, qu'on m'oublie, que les lumières s'éteignent à jamais. Pour lutter contre l'angoisse qui me gagnait insidieusement, je m'étourdissais de travail, je multipliais les activités, je les superposais, je ne laissais pas le moindre interstice entre deux occupations. Et lorsque par hasard je courais le risque de me retrouver en tête à tête avec moi-même, je comblais le vide en téléphonant. J'étais devenue *addict* au portable. « Madame, se plaignait Marie-Annick, lâchez un peu votre portable ! C'est pas bon pour vous, ça... »

La machine s'était emballée. J'en faisais trop.

*

Rembobiner sa vie, juger du passé en fonction de ce qu'on a vécu plus tard, est un exercice trompeur. *Si j'avais su...* Heureusement, je ne savais pas. J'en faisais trop sans doute, mais est-il une seule chose que je doive regretter en ce début d'été, si plein d'amitié et d'événements joyeux, où j'ai fêté mes quatre-vingt-dix ans ?

Depuis plusieurs mois, avec l'aide de Nicole Sonnevillle, je préparais l'événement. J'avais dit pas de fête colossale, les intimes, les proches. Nous avions fait liste sur liste, compté et recompté. Les indispensables, ceux dont je n'aurais pas pu envisager de me passer ce jour-là, étaient tout de même plus de deux cents. Où les réunir ? À La Jonchère ? S'il faisait beau, pas de problème, mais en cas d'intempéries la maison serait trop petite pour

abriter tout le monde. Et puis trop attendu. Il fallait quelque chose de spécial, quelque chose qui marque.

Nous nous sommes mises en quête d'un lieu. Ce genre d'espaces dédiés aux réceptions est souvent anonyme, bêtement solennel, un peu lugubre. Finalement notre choix se fixa sur une péniche amarrée sur la Seine, face à la tour Eiffel. C'était à la fois simple – aussi bien aménagée soit-elle, une péniche reste un lieu épuré et fonctionnel – et grandiose, car la perspective des quais, à cet endroit de Paris, est absolument sublime.

Pour ce bateau nouvellement construit, cette fête marquerait la première croisière sur la Seine. Son baptême en même temps que mon anniversaire.

Les premiers invités arrivèrent vers vingt heures. J'avais un peu le trac. On servit l'apéritif sur le pont, il faisait une température idéale, le soleil couchant dorait la tour Eiffel et la perspective du fleuve, les bruits de la ville, qui pourtant nous environnait, nous parvenaient assourdis, le temps était comme suspendu. C'était magique. Je ressentis profondément, à cet instant, la chance que j'avais d'être parvenue à mon âge et d'avoir mené une vie aussi extraordinaire.

D'organisatrice inquiète du bon déroulement de la soirée, je devins, apaisée, celle qu'on fêtait et qu'on entourait d'affection.

Je ne peux citer tous ceux qui, ce soir-là, me firent l'amitié de leur présence. Anne Hidalgo, la maire de la capitale, prononça quelques mots et me remit la médaille Grand Vermeil de la Ville de Paris. Venu spécialement de Las Vegas avec son épouse, Peggy, Gary Selesner, le patron des hôtels-casinos Caesars Palace et Paris Hotel, avait apporté dans ses bagages une proclamation signée de Carolyn Goodman, la maire de Las Vegas, qui instituait le 2 juillet comme le *Line Renaud Day* dans cette ville si chère à mon cœur. Arrivée un peu plus tard, Brigitte Macron me transmet les vœux du Président. Qu'elle soit là me touchait particulièrement.

J'adore cette femme. Notre amitié, bien que récente, est très forte. Je l'ai rencontrée pour la première fois au cours d'un dîner, alors que son mari était ministre de l'Économie dans le gouvernement de Manuel Valls. On nous avait assises l'une à côté de l'autre. Tout de suite, elle m'a tutoyée, comme l'avait fait Jacques Chirac au Palais des Congrès, en 1975, alors que nous venions à peine de faire connaissance. Entre la professeure de lettres classiques et l'ancienne meneuse de revue, la conversation aurait pu languir. Bien au contraire, nous avons bavardé toute la soirée, riant beaucoup, échangeant des confidences, comparant nos parcours, si différents et qui pourtant, sur bien des points, se rejoignaient. Même ténacité, même optimisme, et surtout même souci des autres, même respect des différences. Drôle, intelligente, simple, c'est ainsi qu'elle m'apparut

et ainsi qu'elle demeure à mes yeux, et bien plus encore, aujourd'hui que je la connais mieux.

Notre long aparté, au cours de ce dîner, ne m'empêcha pas d'observer son époux, Emmanuel Macron, qui paraissait si brillant, qui faisait preuve d'une telle maîtrise des dossiers les plus complexes et manifestait tant d'autorité lorsqu'il détaillait ses propositions. Il fascinait son auditoire et je voyais dans son regard la jubilation – que j'avais bien connue chez d'autres – de ceux qui aiment le pouvoir, se savent capables de l'exercer et ne doutent pas d'y accéder un jour. Si bien qu'à la fin de la soirée, au moment de le saluer, je m'entendis lui dire, en lui serrant la main : « Vous serez notre prochain président. » Intuition soudaine, irréfléchie, prédiction de voyante plus que d'analyste politique. Et de fait, quelques mois plus tard, Emmanuel Macron était élu par les Français président de la République.

Qu'a-t-il fait de ce pouvoir conquis avec panache ? Chacun peut en penser ce qu'il veut et j'ai trop de respect pour mon public, je suis trop consciente de sa diversité pour lui assener mes opinions. Puis-je dire que je lui conserve ma confiance et souhaite qu'il réussisse ?

*

Est-ce l'effet de l'âge ? Tant de choses me reviennent à l'esprit que j'ai peur de manquer de temps pour les dire toutes. Comme à mon habitude, je fais des listes dans

les marges de mon agenda : *Ne pas oublier de raconter ci ou ça, ai-je parlé d'untel ou d'untelle?* Une idée en appelle une autre, dans le plus grand désordre. Si je passe un peu brusquement d'un sujet à l'autre, c'est de crainte d'oublier.

Ainsi, j'ai omis de dire que j'avais prévenu tout le monde que je ne voulais pas de cadeau pour mon anniversaire. En revanche, ceux qui le souhaitent pourraient faire un don au fonds de dotation pour la recherche médicale que je venais de créer.

Il vient un temps, dans la vie, où l'on pense à l'après. L'après-vous. Que se passera-t-il lorsque vous disparaîtrez? Pour la plupart des gens, l'après n'est pas vraiment une rupture. Un conjoint, des enfants, toute une parenté vous survivra. Mais pour moi qui suis veuve, qui n'ai pas eu d'enfants, pas de frère, pas de sœur, pas de nièce ou de neveu? Où iront mes biens, c'est-à-dire principalement La Jonchère? Pour l'entretenir, pour la maintenir en ordre de marche, j'y ai investi l'essentiel de mes revenus. Je n'en ai aucun regret. Cette maison a été mon port d'attache, l'élément de stabilité qui m'a tenue d'aplomb dans les périodes les plus agitées de ma vie. Parfois des amis surmenés vous avouent : « Je ne sais plus où j'habite! » Moi j'ai toujours su.

Mais que deviendra La Jonchère lorsque je ne serai plus là? Pour le dire clairement, qui va en hériter, à qui profitera-t-elle? J'ai bien pensé la léguer à mes filles

de cœur, Claude et Muriel, mais ce serait un cadeau empoisonné. Trop de charges, trop de frais, trop de soucis. Ces propriétés immenses sont d'un autre temps.

C'est pourquoi j'ai décidé de créer ce fonds de dotation pour la recherche médicale, que j'ai baptisé *Fonds Line Renaud-Loulou Gasté*. Nous avons, Loulou et moi, bâti La Jonchère ensemble et nous y avons été heureux pendant cinquante ans. Depuis son départ, je n'ai cessé de l'agrandir et de l'embellir. S'il voyait la propriété aujourd'hui, je doute qu'il la reconnaît. Mais elle reste notre maison à tous deux et il me semble juste que l'institution qui en héritera porte nos deux noms. Qu'elle décide de vendre, de louer ou toute autre solution, le produit alimentera le fonds chargé de récompenser chaque année une avancée scientifique majeure, tous domaines confondus, cancérologie, cardiologie, immunologie, neurologie.

Selon les statuts, ce prix doit revenir à une personnalité scientifique travaillant en France dans un laboratoire de recherche publique. Il s'accompagne d'une dotation financière au chercheur désigné et à son équipe.

J'ai toujours éprouvé beaucoup de curiosité pour la science et une admiration sans limites pour les chercheurs. Nous, les artistes, sommes des passeurs d'émotion. Eux, ce sont des passeurs de vie. Cette fascination, de vague et confuse qu'elle était, se concrétisa avec mon

engagement dans la lutte contre le sida, au début des années 1980. De ce moment date ma rencontre avec Françoise Barré-Sinoussi, futur prix Nobel de médecine pour l'identification, à l'Institut Pasteur, du rétrovirus responsable du sida. Je fus séduite par la générosité, l'ouverture d'esprit, l'intégrité morale de cette femme remarquable. Une relation d'amitié se noua spontanément. Nous avons appris à travailler ensemble, chacune à sa place, et cette relation perdure quarante ans plus tard.

Par son intermédiaire, j'ai mieux compris ce qu'était le travail des chercheurs, tout en prenant conscience de leurs difficultés. Alors qu'ils devraient être soutenus, aidés, encouragés, ils sont trop souvent en but à la méfiance, aux tracasseries administratives, contraints par une obligation de résultats dans un domaine où l'échec, loin d'être honteux, n'est souvent qu'une étape dans un processus de longue haleine. Mais c'est la pénurie qui reste leur principal souci. Paiements différés, crédits amputés, programmes brutalement interrompus : la vie des chercheurs est empoisonnée par la quête incessante de financement.

En créant le Fonds de dotation Line Renaud-Loulou Gasté, j'ai voulu, à la mesure de mes moyens, contribuer à aider ces gens remarquables – applaudis, encensés lorsque survient une crise, oubliés et maltraités le reste du temps.

Résumé ainsi, ça paraît simple. C'est pourtant le résultat d'années de réflexion et d'hésitations. Heureusement Pierre Bergé, qui disposait d'une longue expérience en la matière, m'a longuement expliqué les différentes solutions qui s'offraient à moi et m'a conseillé celle qui lui paraissait la plus simple et la mieux adaptée. Je n'ai pas regretté d'avoir suivi ses conseils.

Quel soulagement quand tous les documents ont été signés! Le Fonds avait dorénavant une existence légale, il s'agissait d'attribuer le prix pour la première fois. Car il n'était pas question d'attendre que j'aie débarrassé le plancher pour venir en aide à une équipe scientifique qui, peut-être, était sur le point de jeter l'éponge faute de reconnaissance et de moyens.

Il était prévu que l'identification du lauréat serait confiée à la Fondation pour la recherche médicale. Je m'étais entretenue longuement avec Pierre Joly, qui en fut le président. Lorsqu'il me dit : «Line, maintenant il faut que vous alliez exposer votre projet devant le conseil scientifique de la Fondation», moi qui n'avais pas été autrement impressionnée lorsque j'avais pris la parole à l'ONU, en 2017, je fus très intimidée à l'idée de m'adresser à d'éminentes personnalités du monde médical. Lorsque j'arrivai rue de Varenne, j'étais dans mes petits souliers. On m'introduisit dans la pièce où siégeait le conseil scientifique, trente-deux membres assis autour d'une table qui me parut immense. Je n'ai

pas compté mais, sans pouvoir assurer que la parité était intégralement respectée, je remarquai beaucoup de visages féminins. « Mme Line Renaud veut vous dire quelque mots », annonça Pierre Joly. Je me lançai. Qu'ai-je pu leur raconter? Je serais bien en peine de m'en souvenir. Un quart d'heure plus tard, encore sous le coup de l'émotion, j'étais dans le hall avec Pierre Joly.

« J'ai parlé devant tous ces grands professeurs ?

— Il n'y en a pas de plus grands en France.

— Mais comment ai-je osé? Je n'ai pas dit trop de bêtises? »

Pierre me regarda en souriant.

« C'était pas mal du tout. »

*

La première cérémonie de remise de prix était initialement fixée au 1^{er} juillet 2019. Lorsque, après un court passage en neurologie à l'hôpital Foch, je fus transférée à l'hôpital Stell de Rueil-Malmaison, j'étais bien loin de me douter que j'y resterais trois mois. Car si les suites de l'AVC se révélèrent minimes, ma cheville brisée m'immobilisait totalement et nécessitait une assistance constante. Du fait de l'AVC, j'avais été placée sous anticoagulant, ce qui interdisait toute intervention chirurgicale. Impossible de pratiquer une ostéosynthèse pour consolider l'os grâce à des plaques, des vis ou des broches. Les médecins remirent en place

ma cheville du mieux qu'ils purent et emprisonnèrent ma jambe dans un plâtre. Seul le temps permettrait aux os de se ressouder. On se doute qu'à mon âge la calcification est hasardeuse. Deux mois minimum, m'avait-on dit. Mon tempérament me poussa à traduire « deux mois minimum » par « deux mois au pire ». Les médecins, pensais-je, m'annonçaient l'hypothèse la moins favorable pour m'éviter une déception. Tout au contraire, le délai ne cessa d'augmenter. À la mi-juin, je dus me rendre à l'évidence : jamais je ne serais en état de remettre le prix le 1^{er} juillet, sauf à accepter d'apparaître en fauteuil roulant. Cela, je le refusais absolument. Loulou ne l'aurait pas permis. Un artiste n'a pas le droit de se montrer diminué.

Je fixai une nouvelle date courant septembre. Mais une fois encore j'avais vu trop juste. Je réintérai La Jonchère à la mi-juillet et, même si j'étais soulagée d'être enfin chez moi, le passage du cocon hospitalier à mon environnement familial me fit comprendre à quel point j'étais loin d'être capable de me débrouiller seule. La rééducation prendrait du temps. Il fallut repousser à nouveau la remise du prix.

C'est finalement le 25 octobre seulement qu'on put enfin organiser la cérémonie inaugurale du fonds de dotation. Jusqu'au dernier moment, je vécus dans la crainte de devoir déclarer forfait. Je m'habillai, je me maquillai pour la circonstance, j'avais le sentiment de

me préparer à jouer un rôle. Et, par chance, le miracle se produisit, celui qui fait qu'à l'instant d'entrer en scène un acteur est porté par une force qui lui fait soudain oublier souffrances et chagrins. Le seul vrai problème que je rencontrai fut qu'une fois debout, et bien qu'un peu vacillante, il n'était pas question que je me rassoie... de crainte de ne plus pouvoir me relever. Mais bien entendu, chacun, croyant bien faire, se relayait pour me proposer une chaise. « Ne restez pas debout, Line! » Je parvins non sans mal à éluder l'empressement des uns et des autres.

Brigitte Macron ainsi que la ministre des Solidarités et de la Santé Agnès Buzyn honorèrent la cérémonie de leur présence. La salle était joliment parée du visuel créé pour le Fonds par le duo de graphistes Olivier Kuntzel et Florence Deygas. Ma rencontre avec eux tient du complet hasard. J'avais remarqué leur travail pour la publicité de *La Petite Robe noire*, l'eau de parfum de Guerlain, et je me disais, tiens, il faudrait que j'aie des gens comme ça pour mon logo. À l'occasion du tournage d'*Huguette*, en novembre 2018, nous nous trouvions dans un appartement derrière la butte Montmartre. Entre les prises de vues, l'équipe allait prendre l'air ou fumer une cigarette dans la cour. J'avisai la vitrine d'une agence de graphisme. Je poussai la porte. Surprise! c'était l'agence d'Olivier et de Florence, ceux-là mêmes après lesquels je courais depuis des semaines. Je crois aux présages, celui-ci me sembla des plus heureux. Ils

eurent l'extrême générosité de faire cadeau de leur création au Fonds, en guise de contribution personnelle.

Je remis ce premier prix Line Renaud-Loulou Gasté pour la recherche médicale, doté de cinquante mille euros, au professeur Guillaume Canaud et à son équipe de l'hôpital Necker-Enfants malades, à Paris. C'est là qu'il teste un traitement pour les personnes atteintes du syndrome de Cloves, une maladie orpheline qui engendre des déformations graves et douloureuses. Si l'efficacité du traitement se confirme, le syndrome pourra désormais être soigné avec un simple comprimé par jour.

«Je ne m'attendais tellement pas à un coup de fil de votre part que j'ai longtemps cru que c'était un canular», m'avoua le professeur en recevant son prix.

Le Fonds a également fait ce soir-là un don de vingt mille euros à Sidaction, que je remis à Françoise Barré-Sinoussi, afin de financer une action auprès des travailleuses du sexe au Cameroun.

Enfin, quinze mille euros furent attribués à l'association Handi'Chiens, qui forme et confie gratuitement à des personnes en situation de handicap des chiens d'assistance. Quinze mille euros, c'est exactement ce que coûte la formation d'un de ces chiens. En trente ans, la structure a formé plus de deux mille chiens avec des savoir-faire spécifiques selon leur nouveau maître : enfant atteint de troubles autistiques, personne

épileptique ou en fauteuil. Marie-Claude Leuret, la fondatrice de Handi'Chiens, avait amené avec elle un adorable chiot, un labrador noir à qui bénéficierait le prix. Il n'avait pas encore de nom. C'était l'année en «P». Je le baptisai Paris.

*

Le mardi 3 juillet 2018 en *prime time*, France 2 diffusa l'émission *Bon anniversaire Line*, animée par Stéphane Bern, que nous avons enregistrée une semaine plus tôt. Trois millions de téléspectateurs la regardèrent – quatre avec le *replay*. L'enregistrement s'était déroulé à Bobino, la salle mythique de la rue de la Gaîté, rasée dans les années 1980 et rebâtie à neuf par la suite. Sachant à quel point j'étais sujette au trac et connaissant mon perfectionnisme, Stéphane, de sa voix suave, m'avait fait des recommandations : « Line, il faudra vous laisser aller. C'est votre anniversaire, profitez-en ! »

Dans les tout premiers plans de l'émission, on me voyait sortir d'une limousine arrêtée en bordure d'un tapis rouge qui menait à l'entrée du théâtre. Pour l'occasion, Jean-Paul Gaultier m'avait confectionné une robe bleu cobalt sur un haut façon marinière. De part et d'autre, le Chœur de l'armée française en grande tenue faisait la haie, chantant a capella *La Madelon*. Et au bout du tapis, affectueux, drôle, enfantin, Dany Boon pour m'accueillir. Je savais qu'il était prévu que je dise

quelques mots, mais voilà, lesquels? Saisie par le choix de cette *Madelon* si pleine de sens pour moi, émue par la beauté des voix, vivant la situation au premier degré, j'avais complètement oublié mon texte. La recommandation de Stéphane Bern me revint subitement à l'esprit : « Line, laissez-vous aller! » Me tournant vers la Garde républicaine, je lançai à l'improviste : « La Madelon, elle n'a plus le même âge, hein... »

Et je me rendis compte tout à coup que j'avais enfin trouvé ce que signifiait pour moi cet anniversaire. La Madelon, que j'avais incarnée en 1955, avait vieilli, mais elle était restée – et j'en étais fière – la mascotte des Français, bien vivante, pleine d'optimisme et d'énergie en ces temps moroses.

Libérée, je m'arrimai fermement au bras de Dany, bien décidée à profiter des surprises que m'avaient réservées Stéphane Bern et le producteur, Franck Saurat, devenu depuis un grand ami.

*

« Bobino, mon Dieu! » n'ai-je pu m'empêcher de murmurer en pénétrant dans la salle où le public, debout, m'attendait. Ce n'était plus le music-hall un peu poussiéreux où j'avais chanté en lever de rideau des Compagnons de la chanson, mais l'esprit des lieux demeurait. Tant d'artistes s'étaient produits là! Tant de fois j'étais allée les applaudir avec Loulou! Parmi

tous ces merveilleux souvenirs, les Brel, les Brassens, les Barbara, mes pensées les plus émues, à cet instant, allèrent à Joséphine Baker, ma grande amie et ma marraine de revue, qui présenta ici son dernier spectacle.

Pourtant ce n'était pas sans mal qu'en 1975 nous étions parvenus, Jean-Claude Brialy, le décorateur André Levasseur, Loulou et moi, à convaincre Joséphine de faire sa rentrée parisienne à Bobino. « Je reviens par la petite porte ! » se lamentait-elle. Le music-hall de la rive gauche n'était pas assez prestigieux, à ses yeux. Elle aurait souhaité le Casino de Paris ou le théâtre des Champs-Élysées comme à ses débuts, en 1925, lorsqu'elle avait fait scandale en dansant presque nue dans la *Revue nègre*. Mais son image avait souffert de ses excentricités et des infortunes de sa « tribu arc-en-ciel », les douze enfants de nationalités diverses qu'elle avait adoptés. Les directeurs de théâtre ne se bousculaient pas pour l'accueillir, d'autant qu'elle avait des problèmes cardiaques et ne pouvait plus être assurée. Aussi nous estimions-nous heureux d'avoir obtenu l'accord de Jean Bodson, un industriel, grand amateur de music-hall et récent acquéreur de Marigny et de Bobino.

« De cette petite porte tu feras une grande ! » lui avais-je affirmé. Elle se résigna, mortifiée.

Le 31 décembre 1974, je chantais au casino d'Enghien. Joséphine, accompagnée par Jean-Claude Brialy, était venue m'applaudir. À la fin du récital, peu avant

minuit, j'ai demandé à l'assistance de se lever, tout en précisant : « Pas toi, Joséphine ! » Puis j'ai rempli une coupe de champagne et j'ai demandé au public de faire de même. Descendant dans la salle, j'ai alors annoncé qu'au printemps suivant Joséphine ferait sa rentrée à Bobino. Les spectateurs ont applaudi chaleureusement, les *Bonne chance!* fusaient et, tandis que minuit sonnait, tout le monde s'est embrassé. En ces premiers instants de l'année 1975, Joséphine rayonnait de bonheur.

Bientôt Joséphine ne jura plus que par Bobino. À sa demande, j'assistai à sa première répétition en costumes. Elle était confondante de vitalité et de charme. Le lendemain, je partais pour Vegas. Quelques jours plus tard, elle m'envoya un petit mot : *J'aimerais tellement que tu sois là pour ma première...* Comment refuser ? N'était-ce pas elle qui spontanément, quand elle avait appris que j'allais mener ma première revue au Casino de Paris, m'avait téléphoné pour se mettre à ma disposition : « J'ai quelques petits *troucs* à vous apprendre. » Et en effet, une semaine plus tard, elle me montrait comment descendre sereinement, avec classe et en souriant, le fameux escalier.

« Tu dois assurer ton pied sur la marche. Ton autre pied doit tâter la prochaine et s'appuyer du talon sur la contremarche. Dans ta tête, il faut que tu comptes chaque marche pour savoir à quel moment ce sera la dernière... »

Et joignant le geste à la parole, elle descendait les marches comme si elle les effleurait, posant à peine le pied, avec une grâce et une légèreté infinies.

Je rentrai donc spécialement des États-Unis et me retrouvai dans la salle avec Loulou le soir de la première. À l'époque, ce qu'on appelait le Tout-Paris brillait encore de mille feux. On s'habillait, on se parait, la comédie sociale fonctionnait à plein. Pas question de débarquer comme aujourd'hui en jean et baskets avec, pour les messieurs, une barbe de trois jours. Jean Bodson avait fait recouvrir la rampe du balcon de centaines de fleurs blanches, Sophia Loren voisinait avec Alain Delon, Mick Jagger avec Peter Ustinov.

Loulou et moi n'en menions pas large. Ce Tout-Paris était cruel. Quelques minutes suffisaient pour décider d'un triomphe ou d'un éreintement. Mais à peine Joséphine eut-elle terminé sa première chanson que Loulou, prenant ma main, m'adressa un sourire ravi. Le rythme, la voix, la présence en scène, tout était parfait. Loin d'être diminuée, Joséphine avait encore progressé. Elle fut acclamée et le lendemain on ne parlait plus que du retour de Joséphine Baker.

C'était gagné.

À l'issue de la représentation, un souper avait été donné au Bristol en présence de Grace de Monaco, sa grande amie et protectrice. Au cours du repas, je

vis Joséphine, rayonnante dans sa robe de mousseline grège, qui chuchotait à l'oreille de la princesse et jetait des regards dans ma direction en pouffant de rire. « Line, tu vas voir, je vais te faire une *sourprise* », me lança-t-elle par-dessus la table avec son accent inimitable.

La *sourprise*, c'est qu'elle avait promis à Grace d'être présente le soir du traditionnel Gala de la Croix-Rouge, au Sporting de Monte-Carlo, le 8 août suivant, pour me passer le relais. Car il était prévu que je sois la vedette du spectacle qu'elle avait elle-même animé l'année précédente.

Hélas, la très mauvaise *sourprise* fut que Joséphine fut emportée par une congestion cérébrale au bout de quatorze représentations.

Jean-Claude Brialys m'avait appelée au petit matin, le samedi 12 avril : « Viens vite, Joséphine est mourante, on l'a transportée à la Salpêtrière ! » Nous sommes accourus, Loulou et moi. Elle était encore en vie, nous lui avons tenu la main juste avant qu'elle ne s'éteigne. Dans le couloir, nous avons retrouvé sa sœur, Margaret, ainsi que Jean-Claude et Annie Sinigalia, amie proche de Joséphine. Quand j'ai vu Joséphine étendue, inerte, sur son lit d'hôpital, j'ai été saisie d'effroi. La veille encore elle était sur scène, rayonnante. Avec quelle rapidité peut-on passer de la vie à la mort. Son triomphe à Bobino a eu raison d'elle, c'était trop pour son cœur malade. Elle est morte de bonheur.

Quelques années plus tard, soudés par le souvenir de ce moment poignant, Brialy, Annie Sinigalia et moi devions créer ensemble *Poste restante* sur la scène du théâtre du Palais-Royal.

Quand elle mourut, Joséphine n'avait même pas soixante-dix ans, ce qui surprit tout le monde. Joséphine trichait sur son âge. Non pas, comme d'autres, pour se rajeunir, mais pour se vieillir. À cinquante-sept ans, elle soutenait qu'elle en avait soixante-quatre. « J'adore qu'on me dise : Vous faites bien plus jeune ! » m'avait-elle confié un soir à Copenhague dans un éclat de rire. Je lui succédais au Tivoli, où je devais chanter pendant un mois, et j'étais arrivée quelques jours plus tôt dans la capitale danoise pour assister à son spectacle, tant j'avais l'impression d'apprendre en la regardant travailler.

De même, à la fin de ma série de représentations, je restai un jour de plus pour voir Marlène Dietrich, qui prenait ma suite. Son entrée était à couper le souffle. Appuyée contre le mur de scène, côté jardin, elle se tenait absolument immobile, éclairée par une très forte lumière blanche, sa silhouette se détachant sur le noir de la salle. Sa robe donnait l'illusion d'être transparente. On aurait dit une peinture.

Mais contrairement à Joséphine, qui établissait tout de suite un contact chaleureux avec le public, Marlène ne saluait pas la salle et enchaînait les chansons sans dire un mot. Au fur et à mesure, son souffle se faisait plus

Line Renaud

avec Bernard Stora

En toute confiance

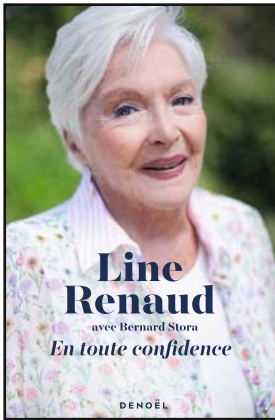
« J'aime le contact avec le public, ce public qui me suit depuis plus de soixante-quinze ans. Toutes les générations ont "leur" Line Renaud. Pour les plus âgés la chanteuse, pour les plus jeunes l'actrice ou la femme engagée dans la lutte contre le sida. Je suis fan de mes fans. »

Au printemps 2019, Line Renaud a vu la mort de près. Durant sa convalescence, des souvenirs qu'elle n'avait jamais évoqués sont revenus en nombre.

Avec sa verve habituelle, dans un passionnant retour sur sa vie, elle livre ici sans détour les secrets d'un destin exceptionnel.

Les souvenirs cachés d'une grande figure française.

DENOËL



En toute confiance
Line Renaud

Cette édition électronique du livre
En toute confiance de Line Renaud
a été réalisée le 11 septembre 2020
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207159910 - Numéro d'édition : 361638).

Code Sodis : U30799 - ISBN : 9782207159958.

Numéro d'édition : 361642.